Document generated on 10/12/2024 5:56 a.m.

Études françaises

Présentation. Des fins qui font rêver

Nicole Deschamps

Volume 30, Number 1, Summer 1994

L'infini, l'inachevé

URI: https://id.erudit.org/iderudit/035929ar
DOI: https://doi.org/10.7202/035929ar

See table of contents

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)
1492-1405 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Deschamps, N. (1994). Présentation. Des fins qui font rêver. *Études françaises*, *30*(1), 9–11. https://doi.org/10.7202/035929ar

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Des fins qui font rêver

NICOLE DESCHAMPS

À elle seule, l'histoire de la production de ce numéro eût été une façon de présenter le thème redoutable de « L'infini, l'inachevé ». Nous ne la raconterons pas. Les genèses ne sont-elles pas toujours aléatoires, le résultat de l'organisation des possibles survenant chaque fois comme une surprise ? Il en va ainsi de n'importe quel écrit qui finit par prendre forme, article, livre, numéro de revue, rédigé par une personne ou par plusieurs : quelque chose aura été offert à lire en un moment défini et, pour l'auteur ou les auteurs, l'aventure est close alors que s'esquisse ailleurs une nouvelle trajectoire, aussi imprévisible que la première.

Tout ce qui prend figure d'accomplissement, depuis la moindre tâche de la vie quotidienne au chef-d'œuvre, semble déjouer l'inachèvement auquel nous confronte la mort. Cet événement, le seul vraiment prévisible, surgit pourtant chaque fois comme un choc. Telle est la mort de Proust, surpris en pleine réorganisation de sa *Recherche,* ou bien celle de notre collègue André Vachon, récemment décédé au moment même où il allait enfin trouver ce *temps d'écrire* dont rêvent tous les professeurs de littérature. À cette fin apparente, Jacques Brault oppose un *Infiniment* qui traverse le passage cahotique des générations — son poème ouvre magnifiquement cette livraison — et Marcel Proust affirme dans un récit de rêve demeuré à l'état d'ébauche que « mort, on est presque en vie », ce qui pourrait être une façon, à condition de supprimer le « presque », de résumer le destin de l'écrivain. Celui-ci connaît la mort, mais tant qu'il écrit, tout se passe comme s'il n'y croyait pas.

De quoi ferait rêver la dernière page d'un livre sinon de recommencements ? « Une grande œuvre, dit si bien Yves Bonnefoy à propos de la lecture, est bien moins la réussite d'une personne que l'occasion qu'elle donne à d'autres de

recommencer la recherche.» Proust et Joyce, à ce point de vue demeurent des maîtres. Lecteurs d'eux-mêmes ayant absorbé la tradition littéraire puis le savoir encyclopédique de leur temps, l'un et l'autre engagés dans un prodigieux *work in progress*, ils avaient compris que leur expérience de la lecture et de l'écriture était un lieu synaptique. Imaginons-les parmi leurs livres et leurs manuscrits, Proust feuilletant l'indicateur des chemins de fer de France, Joyce, le bottin téléphonique de Dublin. Qu'y cherchent-ils, nouveaux lecteurs occupés à faire résonner, ailleurs qu'en leur agencement prévu, des noms préalablement alignés dans l'ordre géographique ou alphabétique? Rien qu'ils n'aient déjà trouvé par d'anciens frayages. L'itinéraire qu'ils tentent de repérer les oriente aussi sûrement qu'un radar. Et pourtant, au-delà du fastueux tableau composé par leurs remémorations conscientes et inconscientes, ces deux romanciers exemplaires sont touchés par l'angoisse de leurs contemporains face à l'énigme de la fragmentation d'eux-mêmes et de l'univers.

Il nous est facile aujourd'hui de les déclarer poètes de la modernité et d'inscrire leurs recherches dans la brèche ouverte par les découvertes de la psychanalyse, de la micropsychanalyse ou d'autres savoirs. Mais de cela, ils n'eussent pu parler, et surtout pas l'un à l'autre. À ce propos, rappelons l'anecdote à plusieurs variantes suivant laquelle Proust et Joyce, s'étant rencontrés au célèbre dîner offert à Paris le 18 mai 1921 par Sydney Schiff, n'avaient trouvé à se dire que des banalités. Quant à Freud, grand lecteur de classiques mais peu sensible au génie littéraire de ses contemporains, qu'il incarne malgré lui, on peut rêver de ce qu'il eût su reconnaître, ou tout simplement tolérer, dans les dérapages du signifiant chez Joyce, plus tard si bien compris par Lacan, et les minutieuses descriptions de *la Recherche*, aucunement déroutantes pour Silvio Fanti, l'initiateur des longues séances de la micropsychanalyse. Sans doute l'originalité de la lecture que font Proust et Joyce dans leur fascination pour le déchiffrage des répertoires leur échappe-t-elle à eux-mêmes. Certes, le plus malin a prévu avec justesse que ses trouvailles, inspirées entre autres par le *Thom's Directory*, occuperaient des générations d'universitaires et le plus séducteur a fait dire à Swann amoureux que, pour lui, l'indicateur des chemins de fer était «le plus enivrant des romans d'amour» (I, 293), mais encore? *Ulysses* n'est-il pas également «le plus enivrant des romans d'amour» et *la Recherche* n'est-elle pas devenue l'objet par excellence de l'intérêt des chercheurs en diverses disciplines, principalement en génétique?

Le thème de «L'infini, l'inachevé» en littérature est si vaste qu'il serait présomptueux de chercher à l'aborder autre-

ment que là où il s'inscrit en des textes précis, dont les plus convaincants semblent liés à l'émergence de la modernité. Il en va de même pour les méthodes d'analyse. À eux seuls, Proust et Joyce, qui ont participé à leur façon à la découverte de la psychanalyse, eussent mérité qu'on inventât la génétique littéraire et l'intertextualité pour déchiffrer leur œuvre.

Jean Milly ouvre le volet sur Proust en présentant, du point de vue génétique et historique, une synthèse sur la problématique d'*Albertine disparue* dont il avait fait paraître en 1992 une édition critique très remarquée. On sait que la découverte par Nathalie Mauriac en 1987 d'un manuscrit jusque-là demeuré inédit, avait relancé les hypothèses sur l'ampleur des remaniements prévus par l'auteur au moment de sa mort et confirmait l'inachèvement de la cathédrale proustienne. Pour sa part, Enid Marantz analyse génétiquement l'élaboration du personnage de Mlle de Stermaria comme ancêtre de l'importante Albertine. Sa démonstration est particulièrement intéressante dans un contexte qui privilégie ce fragment de *la Recherche* que Proust avait appelé «l'épisode d'Albertine». Cet ensemble de trois articles s'achève par une esquisse du *sommeil-rêve*, terme spécifiquement employé en micropsychanalyse, dans l'œuvre proustienne, ce qui permettra d'établir un parallèle entre l'achèvement-inachèvement du texte littéraire et la fragmentation du rêve, toutefois prégnant d'infini. Enfin, tout le volet Joyce est assumé par Ginette Michaud qui donne à lire ici plus qu'un article, un chapitre du livre qu'elle a présentement en chantier, et qui pousse aussi loin que possible la réflexion sur les deux «fins» contrastées d'*Ulysses*.

Au moment de conclure cette présentation, qui réunit Joyce et Proust mais qui aurait aussi pu accueillir Kafka ou Musil, ce sont les propos de Proust dans sa célèbre préface sur la lecture qui reviennent à l'esprit : «Nous sentons très bien que notre sagesse commence où celle de l'auteur finit, et nous voudrions qu'il nous donnât des réponses, quand tout ce qu'il peut faire est de nous donner des désirs.» *La Recherche* et *Ulysses* n'ont pas fini de faire rêver leurs innombrables lecteurs.